

ROBERT GUISCARD, DUC DES NORMANDS

PERSONNAGES

Robert Guiscard, duc des Normands

Robert, son fils

Abélard, son neveu

Cecilia, duchesse des Normands, épouse de Guiscard

Helena, veuve, impératrice de Grèce, fille de Guiscard et fiancée d'Abélard

Un vieillard

Une délégation de guerriers

Le peuple

La scène : des cyprès au pied d'un tertre, sur lequel s'élève la tente de Guiscard, au camp des Normands face à Constantinople. Sur la place, devant la tente, quelques feux brûlent qu'on alimente de temps en temps avec de l'encens et d'autres herbes parfumées. Au lointain, la flotte.

Scène 1

Entre une délégation de Normands, vêtus solennellement de leurs parures de guerre. Le peuple l'accompagne, hommes et femmes de tous âges.

LE PEUPLE (*agité*).

Nos vœux de bénédiction les plus ardents, dignes pères,

Vous accompagnez jusqu'à la tente de Guiscard !

Un chérubin, à la droite de Dieu, vous guide,

Vous qui allez secouer le roc autour duquel

Le flot de l'armée tout entière, soulevé par l'angoisse,

Ecume en vain ! Envoyez la foudre

Sur lui, pour que s'ouvre à nous

Un chemin qui nous sorte des terreurs

De ce camp plein d'abominations !

S'il ne nous arrache pas rapidement à la peste

Atroce que l'enfer nous a envoyée,

Alors ce pays émergera de la mer telle une tombe

Elevée au cadavre de son peuple !

A grands pas monstrueux,

Elle traverse les troupes effarées

Et de ses lèvres enflées leur souffle au visage

La fumée empoisonnée sur sa poitrine !

En cendres, où que ses pas la portent,

Retombent chevaux et cavaliers derrière elle,

Elle sépare l'ami de l'ami, la fiancée du fiancé,

De son propre enfant la mère, par la terreur !

Echoués au flanc d'une colline,

On les entend gémir au loin, abandonnés,

Là où d'atroces rapaces tournoient dans le ciel

Et obscurcissent le jour tel un nuage

Fondant sur ces impuissants pour lutter avec eux !

Même lui, qui est sans peur et plein d'audace,

Cette horreur finira par l'atteindre et

S'il ne cède pas devant cette ville impériale,

Il n'y gagnera qu'une belle pierre tombale !

Et au lieu de la bénédiction de nos enfants

Viendra s'y poser le monstre de leur malédiction

Qui, lançant ses imprécations de sa gorge d'airain
Contre l'exterminateur de leurs pères,
Fouillera, insolent, la terre pour en extraire
De ses griffes cornues les ossements argentés !

Scène 2

Entre un vieillard ; les mêmes qu'auparavant.

UN GUERRIER.
Approche, Armin, je t'en prie.

UN AUTRE.
Ça hurle,
Fouetté par la tempête de l'angoisse, et ça écume
Pareil à l'océan.

UN TROISIÈME.
Fait régner l'ordre ici !
Ils finiront par submerger la tente de Guiscard.

LE VIEILLARD (*au peuple*).
Que les inutiles s'en aillent ! Que font ici
Les femmes et les enfants ? C'est la délégation
Des douze hommes armés qu'il faut, rien d'autre.

UN NORMAND (*parmi le peuple*).
Laisse-nous –

UNE FEMME.
Laisse nos plaintes –

LE VIEILLARD.
Partez ! dis-je.
Voulez-vous peut-être, vous semblez de cette humeur,
Vous dresser contre lui en rebelles ?
Qui doit parler à Guiscard ici, moi ou vous ?

LE NORMAND.
C'est toi, digne vieillard, qui doit parler ici,
Toi seul et personne d'autre. Mais si lui,
L'inflexible, n'écoute pas, alors prends
Les plaintes de tout un peuple, prends-les
Tel un porte-voix d'airain et tonne
A ses oreilles son devoir !
Nous avons souffert tout ce qu'un peuple peut supporter.

LE PREMIER GUERRIER.
Voyez ! Ecoutez !

LE DEUXIEME GUERRIER.
La tente de Guiscard s'ouvre –

LE TROISIEME GUERRIER.
Tenez – l'impératrice de Grèce !

LE PREMIER.

Le hasard, mes amis, nous est favorable, je pense ! –
Notre requête peut être formulée sur-le-champ.

LE VIEILLARD.

Silence alors !

Que personne n'ose ici un bruit ! Vous m'entendez,
Encore une fois, je vous le dis, c'est à l'imploration
Que je veux prêter ma voix, non à la rébellion.

Scène 3

Entre Helena

HELENA

Enfants, vous, le peuple du meilleur des pères,
Qui affluez à grand bruit de toutes les collines,
Pourquoi tant de langues s'assemblent
Devant les cyprès de cette tente, alors qu'à peine
A l'orient le jour nouveau s'annonce ?
Avez-vous oublié la sévère loi de la guerre
Qui prescrit le silence durant la nuit et
L'usage guerrier vous est-il étranger, qu'une femme
Doive vous apprendre comment s'approcher du lieu
Où s'élabore la pensée audacieuse de la bataille ?
Est-ce là, puissances éternelles, l'amour
Qui est toujours sur vos lèvres, alors que,
Par le cliquetis de vos armes et de vos appels,
Vous faites sursauter mon père, l'excellent vieil homme,
L'arrachant au bras du sommeil
Qui vient ce matin le bercer pour une heure ?
Lui qui, vous le savez, a passé trois nuits harassantes
Sur le champ de l'épidémie,
Luttant contre le mal déchaîné
Qui surgit de tous côtés ! –
Vraiment ! L'urgence, quelle qu'elle soit,
Vous amène ici et je dois vous entendre,
Car des hommes de votre espèce donnent
Toujours à réfléchir quand ils font quelque chose.

LE VIEILLARD.

Noble fille de Guiscard, pardonne-nous !
Si cette délégation escortée du peuple
S'est approchée de la tente avec un peu trop de bruit,
Mon sentiment les condamne : mais considère
Que nous ne croyions pas Guiscard encore endormi.
Le soleil, lève les yeux, est haut dans le ciel
Et depuis que le Normand pense, sa tête se lève
Toujours quelques heures avant cet astre, tu le sais.
Le malheur qui n'est pas supportable plus longtemps
Nous amène sur cette place et
Implorant son secours, nous allons embrasser ses genoux.
Mais si le sommeil, comme tu le dis,
Le tient encore dans ses bras, lui, que l'effort infini

A jeté sans forces sur sa couche,
Alors nous attendrons ici dans le respect et le silence
Qu'il ait salué la lumière : nos prières
Pour son bien-être feront passer le temps.

HELENA.

Ne préférez-vous pas revenir, mes amis ?
Un peuple assemblé avec autant de têtes
Reste comme la mer, même en repos,
Et toujours le battement de ses vague bruit.
Tels que vous êtes, en tenue solennelle,
Rassemblez-vous près des étendards de votre camp :
Et dès qu'une paupière de mon père tremblera,
J'enverrai mon propre fils vous l'annoncer.

LE VIEILLARD.

Laisse, laisse-nous, très chère ! Si aucune autre
Raison cachée ne te motive pour nous renvoyer :
Ne te soucie pas du repos de ton père.
Vois, le rayonnement de ton beau visage
Nous a tranquilisés : l'océan,
Lorsque la joyeuse compagnie des vents fuit,
Que les drapeaux sont en berne sur les mâts
Et le bateau halé jusqu'à son port,
Est encore plus perceptible à l'oreille que nous.
Permetts-nous d'attendre sur cette place
Que Guiscard soit réveillé de son sommeil.

HELENA.

Eh bien, soit, mes amis. Et si je ne me trompe,
J'entends déjà son pas sous la tente.

Elle sort

Scène 4

LE VIEILLARD.

Etrange !

LE PREMIER GUERRIER.

Voilà qu'elle entend son pas sous la tente
Et à l'instant, il dormait profondément.

LE DEUXIEME GUERRIER.

On dirait qu'elle a voulu se débarrasser de nous.

LE TROISIEME GUERRIER.

Par le ciel, oui, c'est mon avis. Elle tournait
Autour de ce désir en agitant des mots :
Comme autour du pot, dit le proverbe.

LE VIEILLARD.

– Autrefois, elle semblait souhaiter notre venue.

Scène 5

Entre un Normand. Les mêmes qu'auparavant.

LE NORMAND (*faisant signe au vieillard*).
Armin !

LE VIEILLARD.
Dieu te salue, François ! Qu'y a-t-il ?

LE NORMAND
Marin !

LE PREMIER GUERRIER.
Tu apportes des nouvelles ?

LE NORMAND.
Un bonjour de chez nous.
Un voyageur est arrivé de Calabre.

LE VIEILLARD.
Ah ! De Naples ?

LE PREMIER GUERRIER.
Qu'as-tu à regarder autour de toi, hagard ?

LE NORMAND (*prenant les deux hommes par la main*).
Hagard ? Vous êtes fous ? Je suis gai.

LE VIEILLARD.
Homme ! Tes lèvres sont blanches. Qu'y a-t-il ? Parle.

LE NORMAND (*après avoir encore regardé autour de lui*).
Ecoutez. Mais ce que vous allez entendre n'appelle
Aucune mimique et encore moins des paroles.

LE VIEILLARD.
Homme, tu es terrible. Que s'est-il passé ?

LE NORMAND (*à voix haute, au peuple qui l'observe*).
Alors où en est-on ? Le duc vient, mes amis ?

UNE PERSONNE (*parmi la foule*).
Oui, nous l'espérons.

UNE AUTRE
L'impératrice veut l'appeler.

LE NORMAND (*mystérieusement, entraînant les deux hommes à l'avant-scène*).
Alors qu'à minuit je montais la garde
Ici, à l'entrée de la tente de Guiscard,
Tout à coup quelqu'un s'est mis à gémir pitoyablement,
A geindre, comme si un lion malade exhalait
Son âme. Et aussitôt commence
Une agitation anxieuse, la duchesse elle-même
Réveille un valet, qui à la hâte
Allume les bougies, et puis se précipite
Hors de la tente. A son appel accourt

Toute la famille, bouleversée :
L'impératrice, en vêtements de nuit, tenant les deux
Princes du royaume par la main ; le neveu du duc
Tout juste enveloppé d'un manteau,
Le fils, quasiment en chemise, et enfin –
Le valet avec une chose emmitouflée qui,
A ma question, répond qu'elle est un chevalier.
Mettez-moi des jupes de femme et je ressemble
Autant à une vierge, sinon plus
Car tout, manteau, bottes, casque,
Flottait autour du gaillard comme à un clou.
Alors, oppressé par les doutes, je le prends
Par la manche et lui tourne le visage
Vers le clair de lune et je reconnais – qui ?
Jérôme, le médecin personnel du duc.

LE VIEILLARD.
Quoi ? Le médecin !

LE PREMIER GUERRIER.
Dieux immortels !

LE VIEILLARD.
Et maintenant
Tu penses qu'il est indisposé, malade peut-être – ?

LE PREMIER GUERRIER.
Malade ? Contaminé – !

LE VIEILLARD (*en lui fermant la bouche*).
Soit muet à l'avenir !

LE NORMAND (*après un temps d'épouvante*).
Je n'ai pas dit ça. Je vous en fais part pour y réfléchir.

On voit apparaître Robert et Abélard, en conversation, à l'entrée de la tente.

LE PREMIER GUERRIER.
La tente s'ouvre ! Les deux princes arrivent !

Scène 6

Entrent Robert et Abélard ; les mêmes qu'auparavant.

ROBERT (*s'avançant jusqu'au bord du tertre*).
Celui qui est à la tête de cette assemblée
Comme son porte-parole, qu'il s'avance.

LE VIEILLARD.
C'est moi.

ROBERT.
C'est toi ! – Ton esprit est plus jeune que ta tête
Et toute la sagesse est dans ta chevelure !
Ton âge, centenaire, te protège,
Autrement tu ne pourrais, sans châtement,
T'éloigner du regard de ton prince.
Car tu as commis une action juvénile

Et tu ne sembles pas, vraiment ! être le digne ami de la maison
Qui autrefois veillait sur le berceau de Guiscard,
Si tu te fais le guide de cette assemblée
Laquelle, en rébellion ouverte, les armes à la main,
A ce que me dit ma sœur, vagabonde dans le camp
Et, vociférant des malédictions
Propres à le réveiller du sommeil de la tombe,
Réclame que le général sorte de sa tente.
Est-ce vrai ? Que dois-je en penser ? Que décider ? – Parle ?

LE VIEILLARD.

Il est vrai que nous avons réclamé le général,
Mais qu'en vociférant des malédictions nous l'ayons
Fait, ce n'est pas ce que t'a dit ta sœur,
Qui, avec nous, aussi loin qu'il m'en souviennne,
A toujours été bienveillante, et sincère avec toi !
A mon âge, tu ne sauras toujours pas comment
On honore le général, moi, en revanche,
Au tien, je savais très certainement ce qu'est un guerrier.
Va auprès de ton père et écoute-le bien
Si tu veux savoir comme il faut me parler ;
Et moi, si j'oubliais en parlant ce que je
Te dois, rouge de honte, j'irais interroger
Mes arrière-petits-fils : car eux,
Ils l'ont appris de moi quand ils étaient dans les langes .
Avec humilité, comme depuis toujours, ô seigneur !
Selon les us et coutumes dans l'armée normande,
Nous avons imploré Guiscard pour qu'il se montre à nous,
Et ce ne serait pas la première fois qu'il
Nous l'accorderait dans sa bonté, mais bien la première
Si, comme toi, il nous le refusait.

ROBERT.

Je t'entends, vieux fou grisonnant, confirmer
Ce que ton discours est censé contredire.
Car une jeune homme impertinent ne se
Montrerait pas plus effronté que ton esprit
Insoumis. Il te faut encore apprendre
Ce qu'est l'obéissance et que je suis, moi,
En mesure de te l'enseigner, entends-le. Tu aurais dû,
Après mon blâme, sans rien répliquer,
Faire disperser sur-le-champ l'assemblée ;
Voilà la seule réponse convenable ;
Et si je t'ordonne maintenant de partir,
Tu le feras, j'espère, en vertu de tes principes,
Le feras sur-le-champ, sans bruit, sans plus tarder !

ABELARD.

En colère, je te vois, et en donneur d'ordres
Plus prodigue que ne l'enseigne ton père ;
Et je ne suis pas surpris si l'assemblée
Reçoit froidement tes invectives brûlantes ;
Car je les compare au bruit de la journée
Que personne n'entend parce qu'on l'entend sans cesse.
Jusque-là, je trouve, rien de répréhensible
N'est advenu, pour l'instant !

Que le discours de ce vieillard ait été audacieux
Et orgueilleux ne lui sied pas mal,
Car deux générations l'ont honoré
Et si près de la tombe, ce n'est pas
Quelqu'un de la troisième qui doit l'insulter.
S'il était mien, ce peuple impertinent qui te déplaît,
Je ne le voudrais pas autrement qu'impertinent,
Car sa liberté est l'épouse du Normand,
Et sacré serait pour moi ce couple
Qui engendre la gloire dans le lit de la bataille.
Guiscard le sait bien, et il lui plaît
Que le guerrier joue avec sa crinière.
Mais la nuque lisse de son fils
S'ébroue sitôt qu'on s'en approche.
Crois-tu que la couronne des Normands
Ne peut t'échapper, à te montrer si arrogant ?
C'est par amour, entends-tu, que tu dois l'acquérir,
Le droit ne te la donnera pas, seul l'amour le peut !
Mais, de Guiscard, tu n'as pas la moindre étincelle,
Et ce nom, du moins, tu n'en hériteras pas ;
Car, en cette heure décisive,
Tu les frappe au visage, ceux-là mêmes qui maintenant
Pourraient t'élever au faite de la gloire.
Mais abandonnée, comme tu le crois sans doute,
L'armée normande ne l'est pas encore, ni non plus sans ami,
Et si tu n'en es pas, bien, je le serai volontiers, moi,
Ecouter le désir de qui vous implore
Est facile, l'exaucer non, mais l'écouter, oui :
Et si l'autorité de ta parole chasse cette assemblée
La mienne veut qu'elle reste encore ! –
Vous m'entendez, les hommes !
J'en répondrai devant Guiscard.

ROBERT (*avec insistance, à mi-voix*).
Je te reconnais maintenant et t'en remercie,
Toi, mon mauvais génie ! – Mais il n'est pas encore gagnant,
Quoique tu le mènes adroitement, ton jeu.
– Veux-tu voir, pour l'exemple, combien le mien,
Est assuré quelle que soit la donne ?

ABELARD.
Que veux-tu ?

ROBERT.
Eh bien, fais attention. Tu vas comprendre.
(*Il se tourne vers le peuple.*)
Vous, fils de Guiscard que ma parole chasse
Et que la sienne, flatteuse, veut retenir ici,
J'en appelle à vous, je vous fais juges !
Vous devrez trancher ici entre moi et lui
Et outrepasser mon ordre ou le sien.
Je n'aurai pas la lâcheté d'ajouter un mot :
Je suis le fils du souverain, par la grâce de Dieu,
Lui, un prince que la fortune éleva :
Je veux juste vérifier l'inouï,

Vérifier si sa parole a plus de poids
Dans la balance de vos âmes que la mienne !

ABELARD.

Le fils du souverain ? – Je le suis autant que toi !
Mon père précéda le tien sur le trône !
Par sa gloire, il lui était dû avec plus de droit,
Et le peuple est de moi plus proche,
Moi, fils d’Otto, héritier légitime de la couronne,
Que de toi – simple fils de mon tuteur
Par lui désigné pour administrer mon royaume ! –
Et maintenant, ce que tu as voulu me convient,
Décidez-vous, les hommes, entre moi et lui.
Vous êtes libres de rester sous mes ordres
Et si vous le voulez, parlez comme si j’étais Otto en personne.

LE VIEILLARD.

Tu te montres, ô seigneur, digne de ton père,
Et vraiment, il exulterait, à l’heure de la mort,
Ton oncle, notre suprême souverain,
S’il avait eu un fils tel que toi.
Te voir, tiens, me rajeunit comme par miracle,
Car tout en toi, figure et discours et agissement,
Ami du peuple, tel que tu es à présent devant nous,
Me rappelle Guiscard autrefois, après la mort d’Otto,
Lui, l’idole du peuple, magnifique devant nous !
Eh bien, que toutes les bénédictions qui, dans les nues,
Nimbent les vertus se déversent sur toi
Et qu’elles fassent croître la plante de ton bonheur !
Que la faveur de ton oncle, ce soleil,
Rayonne sur toi comme en ce jour,
Ce à quoi l’humus est propice,
N’en doute pas, ô seigneur, adviendra ! –
Mais un engrais d’une vile engeance
Pardonne-moi, il n’en est pas besoin pour la faire grandir ;
Que la terre labourée, si possible, reste pure.
En maint autre concours, tu l’as emporté,
Ici, seigneur, tu n’as pas l’avantage ;
Et comme ta parole n’était que permission
Et la sienne un ordre, tu nous permettras
D’obéir ici au plus pressant.
(*A Robert, froidement.*)
Si tu nous ordonnes de partir, nous ne résisterons pas.
Tu es le fils de Guiscard, il suffit !
Dis si nous pouvons revenir, dis-
Nous quand, et je remmène cette assemblée.

ROBERT (*dissimulant sa gêne*).

Revenez demain. – Ou bien aujourd’hui, mes amis,
Peut-être à midi, s’il y a le temps. – –
– Tout juste. Cela ira. Une affaire importante retient
Guiscard encore pour une heure ;
S’il tient à vous parler quand il aura fini,
Eh bien, je viendrai moi-même vous convoquer ici.

ABELARD.

Tu parles avec l'armée comme si c'était une femme
Enceinte, que personne ne doit effrayer !
Pourquoi caches-tu la vérité ? Crains-tu
L'accouchement ? – –
(*Tourné vers le peuple.*)

Guiscard se sent malade.

LE VIEILLARD (effrayé).
Par tous les dieux du ciel et de la terre,
A-t-il la peste ?

ABELARD.
Non pas, je ne crains pas cela. –
Bien que le médecin le redoute, oui.

ROBERT.
Qu'un éclair, en plein jour,
Paralyse ta langue, traître que tu es !

Il se retire dans la tente.

Scène 7

Les mêmes, sans Robert.

UNE VOIX DU PEUPLE.
Légions célestes, légions ailées,
Secourez-nous-

UNE AUTRE.
Le peuple est perdu !

UNE TROISIEME.
Perdu sans Guiscard, irrémédiablement !

UNE QUATRIEME.
Perdu irrémédiablement !

UNE CINQUIEME.
Irrémédiablement,
Sur cette terre de la Grèce cernée de mer !

LE VIEILLARD (*à Abélard, les mains levées*).
Non, parle ! Est-ce vrai ? – – Messenger de la ruine !
L'épidémie l'a-t-elle atteint ? –

ABELARD (*descendant du tertre*).
Je vous l'ai dit, ce n'est pas encore certain.
Car puisqu'il n'y a pas d'autre symptôme
Que la mort à court terme, il le nie,
Vous le connaissez, il le niera encore dans la mort.
Mais pour son médecin, sa mère, sa fille,
Son fils même, vous le voyez, il n'y a pas de doute –

LE VIEILLARD.
Sent-il sa force l'abandonner, seigneur ? C'est un signe.

LE PREMIER GUERRIER.
Sent-il un feu intérieur le dévorer ?

LE DEUXIEME GUERRIER.

Et la soif,

LE VIEILLARD.
Sent-il sa force l'abandonner ? Réponds d'abord à cela.

ABELARD.
– Encore à l'instant, alors qu'il était couché sur le tapis,
Je me suis approché et j'ai dit : comment vas-tu, Guiscard ?
Et lui de rétorquer : « Eh bien, c'est supportable ! –
Même si je voudrais appeler à mon secours les Géants
Pour bouger cette petite main. »
Il ajouta : « Tu éventes l'Etna, arrête ! »
Alors que de loin, à l'aide d'une plume de héron
La duchesse lui éventait la poitrine.
Et quand l'impératrice, les yeux en larmes,
Lui apporta un verre et lui demanda
S'il voulait boire, il répondit :
« Les Dardanelles, chère enfant ! » et il but.

LE VIEILLARD.
Quelle horreur !

ABELARD.
Mais il n'empêche
Que toujours vers les créneaux impériaux
Qui brillent là-bas, tel un tigre prêt à bondir,
Il regard par l'ouverture de sa tente.
On le voit, en silence, cartes en main,
Peser le pour et le contre d'une décision si lourde,
Comme s'il ne faisait qu'entrer dans la vie aujourd'hui.
Aux princes grecs, Nessus et Loxias,
– Décidés depuis longtemps, vous le savez, à un point près,
A lui livrer secrètement la clef,
– A un point près, dis-je, qu'à ce jour
Il contestait avec une digne obstination –
Il leur à envoyé aujourd'hui un messenger
Porteur d'un écrit qui leur accorde ce point.
Bref, si la nuit le trouve encore vivant, hommes,
La folie furieuse, vous le verrez, s'accomplira
Et il ordonnera l'assaut général ;
A son fils que cette perspective excite, il a déjà demandé
Ce qu'il pensait de cette entreprise ?

LE VIEILLARD.
O, qu'il le fasse !

LE PREMIER GUERRIER.
O, puissions-nous le suivre !

LE DEUXIEME GUERRIER.
O, qu'il nous guide encore longtemps, ce héros,
Vers le combat et la victoire et la mort !

ABELARD.

C'est aussi mon avis !

Mais la botte de Guiscard sera devant
Byzance, à ses portes d'airain frappera
Son gant, les fiers créneaux
S'inclineront devant sa pâle chemise
Avant que ce fils, si Guiscard vient à manquer,
N'arrache la couronne à Alexis, le rebelle !

Scène 8

Robert sort de la tente ; les mêmes qu'auparavant.

ROBERT.
Normands, écoutez. Guiscard en a fini
Avec ses affaires, il va paraître dans un instant !

ABELARD (*effrayé*).
Paraître – ! C'est impossible !

ROBERT.
Et toi, cœur hypocrite,
J'arrache maintenant le voile à ta monstruosité !

Il rentre dans la tente.

Scène 9

Les mêmes, sans Robert.

LE VIEILLARD.
O Abélard ! O, qu'as-tu fait ?

ABELARD (*avec une pâleur soudaine*).
Je vous ai dit la vérité et ma tête,
Je la livre à la vengeance si je vous ai trompés !
Quand j'ai quitté la tente, Guiscard était
Etendu de tout son long, et ne semblait pouvoir
Bouger un membre. Mais son esprit triomphe de lui
Et du destin, je ne vous apprends rien de nouveau !

UN GARCON (*gravissant le tertre à moitié*).
Regardez, regardez ! Ils ouvrent la tente !

LE VIEILLARD.
O fils aimé, le vois-tu ?
Dis, le vois-tu ?

LE GARCON.
Oui père, je le vois !
Je le vois debout au centre de la tente !
Il ajuste l'armure à sa haute poitrine !
Il pose la chaînette de grâce autour de ses larges épaules !
Sur sa grande tête, il enfonce avec force
Le casque dont l'aigrette se balance avec vigueur !
Mais regardez, ô regardez par ici ! – Le voici en personne !

Scène 10

Entre Guiscard ; La duchesse Helena, Robert, leur suite derrière eux ; les mêmes qu'au paravant.

LE PEUPLE (*jubilant*).
Triomphe ! C'est lui ! C'est Guiscard ! Vivat !

Quelques bonnets volent.

LE VIEILLARD (*encore pendant les cris de joie*).
O Guiscard ! Nous te saluons, ô prince !
Comme si tu descendais pour nous du ciel !
Car nous te croyions déjà dans les étoiles -- !

GUISCARD (*levant une main*).
Où est le prince, mon neveu ?
(*Silence général.*)

Viens derrière moi.

(*Le prince, qui s'était mêlé au peuple, monte sur le tertre et se place derrière Guiscard, tandis que ce dernier ne le quitte pas des yeux.*)

Tu restes ici et muet. – Tu m'as compris ?
– J'aurai un mot à te dire tout à l'heure.

(*Il se tourne vers le vieillard.*)

Tu es le porte parole, Armin, de cette assemblée ?

LE VIEILLARD.
Je le suis, mon général !

GUISCARD (*à la délégation*).
Voyez, quand la nouvelle
M'est parvenue sous la tente, cela m'a bouleversée, bonnes gens !
Car je ne vois pas devant moi les plus vils de mes hommes
Et rien venant de vous ne peut être négligeable
Et je ne veux pas apprendre par un tiers
Ce qui vous amène de façon si pressante devant moi. –
Fais vite, vieux gamin, apprends-moi tout !
Est-ce une nouvelle misère ? Est-ce un désir ?
Comment vous aider ? Ou vous consoler ? Parle !

LE VIEILLARD.
Un désir, mon souverain duc, nous amène ici. –
Mais ce n'est pas à lui que l'on doit, comme tu le crois,
La véhémence avec laquelle nous t'avons réclamé.
Et ta bonté nous gênerait beaucoup si tu pouvais croire cela de notre assemblée.
Notre jubilation, quand tu es sorti de la tente,
Venait de tout autre chose, crois-moi :
Pas seulement du plaisir de te voir en personne,
Mais hélas, de l'illusion, ô adoré !
Que nous ne reverrions jamais ton visage,
Elle venait d'un bruit insensé, rien de moins,
Pour te le confesser entièrement,
Que tu étais, toi, Guiscard, touché par le souffle de la peste – !

GUISCARD (*en riant*).
Touché par le souffle de la peste ! Vous êtes fous, sans doute,
Ai-je l'air de quelqu'un qui a la peste ?

Moi, qui me tiens devant vous dans la plénitude de la vie ?
Qui suis maître de tous mes membres ?
Dont la voix pure, jaillissant d'une poitrine libre,
Résonne autour de vous comme le son d'une cloche ?
Celui qui est contaminé se garde bien de cela !
Vous ne voulez tout de même pas me traîner, moi, le florissant,
Parmi ceux qui pourrissent en plein champ ?
Eh, que diable, non ! Je me défendrai –
Ici, au camp, vous ne me mettez pas dans la tombe !
A Istanbul je me tiendrai coi, pas avant !

LE VIEILLARD.

O prince aimé ! Tes joyeuses paroles
Nous rendent une vie à laquelle déjà nous avons renoncé !
S'il ne pouvait exister, le tombeau qui te recevra !
Si tu pouvais être immortel, ô seigneur ! Immortel,
Immortel, comme le sont tes actions !

GUISCARD.

– Certes, il est étrange qu'aujourd'hui justement
Je ne me sente pas aussi vigoureux qu'à l'habitude :
Mais je ne dirais pas que je suis souffrant,
Encore moins malade de la peste ! Ce n'est rien d'autre
Qu'un malaise après les tourments
Des derniers jours pour ma pauvre armée.

LE VIEILLARD.

Alors tu dis – ?

GUISCARD (*l'interrompant*).

Ce n'est pas la peine d'en parler, dis-je !
A ce vieux crâne, vous le savez,
Aucun de ses cheveux n'a fait le moindre mal !
Mon corps est venu à bout de toutes les maladies
Et même si c'était la peste, je vous assure :
Elle se cassera les dents sur es os !

LE VIEILLARD.

Si du moins, à partir d'aujourd'hui,
Tu voulais bien laisser les malades être notre souci !
Il n'y en a pas un parmi eux, ô Guiscard,
Qui n'aimerait mieux être sans secours, abandonné,
Exposé agonisant à tous les malheurs,
Plutôt que d'être secouru par toi, l'unique,
L'éternel, l'irremplaçable,
Dans la peur toujours vive de te récompenser
Par la plus atroce des morts.

GUISCARD.

Je vous l'ai dit, bonnes gens, si souvent déjà,
Depuis quand la parole de Guiscard ne vaut-elle plus rien ?
Ce n'est pas de l'inconscience, si je ne crains pas
De toucher les malades, et ce n'est pas un hasard
Si cela se fait sans danger. Cela a
Ses raisons particulières – bref, finissons-en :

Mais ton peuple, la moelle de tes reins, est
Empoisonné, incapable d'agir,
Et chaque jour, comme les sapins dans la tempête,
S'effondrent les têtes de tes fidèles dans la poussière.
Celui qui est abattu ne peut se relever
Et là où il s'effondre, s'effondre dans sa tombe.
Il se défend et à nouveau dans un effort indicible,
Se redresse : c'est en vain !
Les os rongés par le poison se brisent
Et il s'effondre à nouveau dans sa tombe.
Oui, dans l'égaré terrible de l'esprit
Qui le frappe à la fin, on le voit horriblement
Montrer ses dents aux dieux et aux hommes,
Rageant contre l'ami, le frère, le père, la mère, les enfants,
Et même la fiancée qui s'approche de lui.

LA DUCHESSE (en s'effondrant sur la poitrine de sa fille).
O ciel !

HELENA.
MA mère bien-aimée !

GUISCARD (en se retournant lentement).
Qu'a-t-elle ?

HELENA (avec hésitation).
Il semble –

GUISCARD.
Emmenez-la dans la tente !

Helena emmène la duchesse.

LE VIEILLARD.
Et puisque donc tu aimes les paroles brèves :
O emmène-nous loin de cette vallée de larmes !
Toi, notre sauveur, toi qui en as déjà secouru
Plus d'un, ne refuse pas à ton armée tout entière
Le seul breuvage qui lui apportera la guérison,
Ne nous refuse pas les brises d'Italie,
Ramène-nous, ramène-nous dans notre patrie !

.....
.....

PAGE 1

PAGE 15